

EXCELSIOR

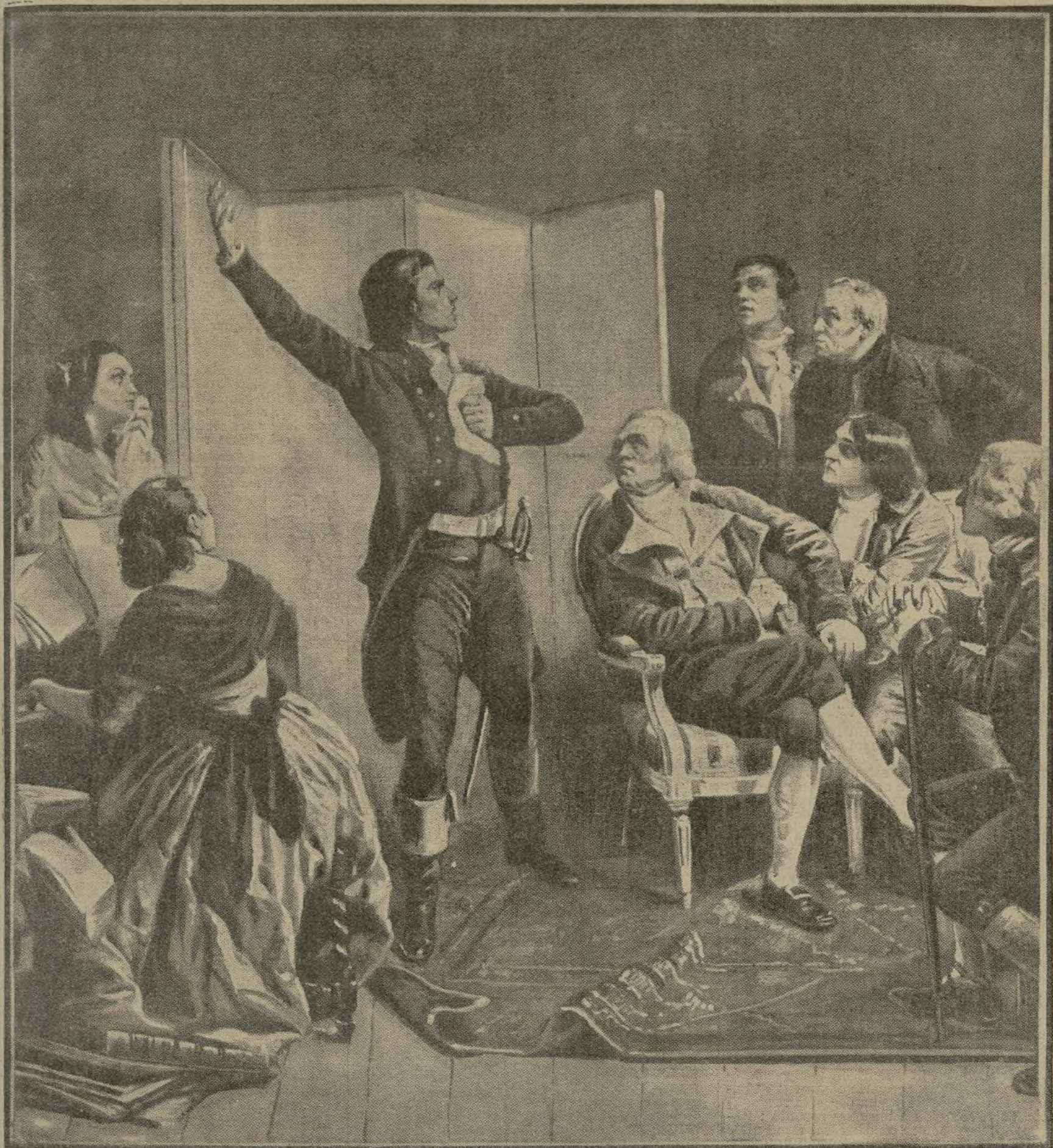
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
86, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

ROUGET DE LISLE CHANTE LA " MARSEILLAISE "



C'est le soir du 24 avril 1792 que Dietrich, maire de Strasbourg, réunit à sa table les volontaires sur le point de partir pour se battre contre l'Autriche. Parmi eux se trouvait le jeune capitaine du génie Rouget de Lisle qui, à la prière de son hôte, vers minuit, se retira pour composer un hymne digne de l'heure admirable que vivait la nation. Le lendemain, l'œuvre était née, et, chez Dietrich, son auteur la chanta. « Le monde, tant qu'il y aura un monde, dit Michelet, la chantera à jamais. »

AUJOURD'HUI :

Page 3 : La Marseillaise, par Gustave Charpentier.

Page 4 : La situation militaire, par le général X... — Les communiqués officiels.

Pages 6 et 7 : Nos photos du transfert des cendres de Rouget de Lisle, à Choisy-le-Roi.

NOS LEADERS

"La Marseillaise"

La Marseillaise, chant national qui soulève hommes et femmes du même coup d'aile, fut jouée, dit-on, pour la première fois devant Rouget de Lisle par Mlle Diétrich, nièce du maire de Strasbourg. « Ce fut, dit David d'Angers, en voyant l'enthousiasme se peindre sur le visage de ses auditeurs que Rouget de Lisle comprit l'importance de sa création. »

Tout le monde a présent à la mémoire le tableau qui immortalise la scène.

Certes, Mlle Diétrich, qui « touchait agréablement du clavecin », ne se doutait guère quand, de ses mains agiles, elle effleurait les touches, que ce même refrain entraînerait à la frontière les soldats décidés à mourir pour la

allant l'âme de la patrie
le jour de gloire est venu
Contre nous de la tyrannie
l'étendard sanglant est levé
Léopard - vous dans les campagnes
Mars et ses fiers soldats
Ils viennent jusque dans vos bras
Gorgés de fils, vos compagnons !
aux armes citoyens ! formez vos bataillons
marchez qu'un sang impur abaisse vos sillons

Rouget de Lisle

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE ROUGET DE LISLE

patrie, que ce même chant deviendrait celui de tous les partis, qu'il symboliserait la France aux yeux de l'étranger et que ces notes grêles, s'envolant du salon de la famille alsacienne, allaient ébranler le monde.

Déjà, la création de l'hymne national est entourée de légendes. On a voulu retirer à Rouget de Lisle la gloire d'avoir composé le chant de liberté; on a voulu qu'il fût l'œuvre du peuple même. Cependant, Rouget de Lisle a précisé lui-même de quelle façon a été conçu l'hymne magnifique. Il est né, à Strasbourg, d'une conversation entre amis, où l'on regrettait que la France n'eût pas de chant national.

« Je fis, dit-il, les paroles et l'air de ce chant à Strasbourg, dans la nuit qui suivit la proclamation de la guerre, fin avril 1792. Intitulé d'abord *Chant de l'Armée du Rhin*, il parvint à Marseille par la voie d'un journal constitutionnel, rédigé sous les auspices de l'illustre et malheureux Diétrich. Lorsqu'il fit son explosion, quelques mois après, j'étais errant en Alsace, sous le poids d'une destitution encourue à Huningue pour avoir refusé d'adhérer à la catastrophe du 10 août, et poursuivi par la proscription immédiate qui, l'année suivante, dès le commencement de la Terreur, me jeta dans les prisons de Robespierre, d'où je ne sortis qu'après le 9 thermidor. »

Si la Marseillaise fut, pour la première fois jouée par une femme, que de grandes artistes s'efforcèrent ensuite d'incarner l'idée de patrie en chantant l'hymne immortel !

La création qu'en fit Rachel en 1848 reste célèbre. Ludovic Halévy rapporte comment « Melpomène » eut l'idée de « chanter » la Marseillaise. « Voici ce qu'on a toujours raconté : Rachel, voyant son théâtre en détresse, serait allée se mettre à la disposition du nouveau directeur et lui aurait dit :

« — Je suis prête à jouer quand vous voudrez et ce que vous voudrez : *Phèdre*... les *Horaces*... Mais une tragédie, sans rien autre, en ce moment!... Non... il faudrait quelque chose qui excitât la curiosité, et j'ai une idée... une idée singulière.

« — Quelle idée ?
« — Si je chantais la Marseillaise ?
« — Vous, chanter ?
« — Je la chanterais sans la chanter... Ce serait une sorte de mélodie... »

M. Lockroy s'empressait d'accepter et, le 6 mars, Rachel disait la Marseillaise.

Théophile Gautier nous légua à ce sujet une page inoubliable; il dit à quelle hauteur sublime atteignit celle qu'il compare à Némésis : « Et avec quelle effusion attendrie et comme fondue en pleurs à l'idée sainte de la patrie s'est-elle agenouillée et noyée dans les plis tricolores du drapeau symbolique ! Cette pose vraiment sublime a fait éclater la salle d'enthousiasme; les bravos, les battements de mains, les trépignements ont retenti de toutes parts comme un tonnerre. »

Après elle, Thérèse et d'autres atteignirent à la célébrité en faisant entendre ce chant sublime. Depuis l'heure où, aux sons du même chant, les Français se sont dressés afin de défendre le pays envahi, plus d'une belle artiste a fait battre nos cœurs en répétant les strophes fameuses. Il faudra, après la guerre, élever une statue : la Marseillaise ! Il lui faudra de grandes ailes pour planer au-dessus des querelles qui divisent les hommes. Elle devra joindre, à la stature prêtée par les Grecs aux Immortelles, la grâce des Françaises qui l'ont chantée, la force radieuse des Victoires.

Valentine Thomson.

En attendant...

A la Banque de France

Allez-y ! Quand vous n'auriez que 10 francs d'or à porter, allez-y ! Et si ce n'est pas pour votre argent, allez-y pour le plaisir : vous ne vous figurez pas tout ce qu'il y a de réconfort dans le spectacle dont vous jouirez.

Si vous êtes pressés, passez le matin; il n'y a guère alors que trois ou quatre personnes se présentant à la fois, et les choses vont très vite. Mais si vous avez du temps, choisissez l'après-midi. Alors, il y a foule; vous attendrez certainement un peu; mais je vous jure que vous aurez l'impression de n'avoir point perdu votre temps.

Quel joli peuple que le nôtre ! Qu'il est courtois, poli, fin, aristocrate dans la mesure qu'il sait mettre à tous ses gestes ! Beaucoup de mères sont venues avec leurs enfants. Une voix s'élève : « Mettez tous les enfants ensemble; ils pourront s'amuser ! » Et tous les enfants se mettent à jouer discrètement ensemble, en effet, sous la présidence d'une dame qui s'improvise directrice d'école maternelle. Puis, c'est un employé de la Banque qui suggère : « Voulez-vous céder votre tour à monsieur ? Monsieur a un train à prendre. » Bien sûr qu'on cède son tour au monsieur ! Et le monsieur, qui porte un gros sac de voyage, en tire des rouleaux, des rouleaux, des rouleaux ! Il y en a pour 55.000 francs. « Ouf ! dit-il, comme soulagé en prenant ses billets; j'en avais ma charge : 18 kilogrammes ! » On applaudit.

Après ça, c'est un autre citoyen qui succède à une pauvre femme venue pour verser sa pièce de 20 francs. Il n'a pas l'air beaucoup plus riche qu'elle, le citoyen. Il porte un vieux veston d'alpaga et un faux-col en celluloid ; et il lâche 15.000 balles, tout naturellement. Les sébiles des employés s'emplissent, regorgent, on les change. Et la foule de dire :

« Allons ! ça n'est pas encore demain que la France sera ruinée ! Ça va, les affaires de la France... Si les Boches pouvaient voir ça ! »

On sort de là avec l'impression de la victoire.

Pierre Mille.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



— Je croyais les balles supprimées le 14 Juillet.

Echos

Un anniversaire.

C'est demain 15 juillet que revient l'anniversaire de la déclaration de guerre entre la France et la Prusse en 1870. Les Allemands, depuis lors, ne manquaient pas de commémorer cette date par des cérémonies qui, sans avoir l'importance de leur *Sedantag*, n'en étaient pas moins des prétextes pour affirmer, dans tout l'Empire, la légitimité de l'axiome national : « Deutschland über alles ».

On est en droit de douter de la solennité de cette fête, en 1915, par delà le Rhin. Au lieu des cortèges et des discours pompeux, on ne verra guère dans les rues des cités que le va-et-vient de femmes torturées par l'angoisse, que l'activité coutumière d'un peuple mobilisant ses forces suprêmes pour terminer au mieux une aventure guerrière mal commencée. Et les monuments Bismarck, délaissés et sans fleurs, s'ils pouvaient penser, se diraient demain : « Que se passe-t-il donc pour que l'on nous oublie ainsi ? »

Le deuil du régiment.

Parmi les permissionnaires qui nous reviennent du front, en ce moment, avez-vous eu la chance d'en rencontrer certains qui ont une singulière façon de porter leur képi ? Au lieu d'abaisser la visière sur les yeux à hauteur normale, ils enfonce la coiffe derrière la tête, la plus bas possible. Habitude de tranche ? Pour dégager le front ? Pas du tout. En observant bien, vous verrez que les soldats ainsi coiffés appartiennent tous au même régiment. Et ce port spécial du képi est plus touchant qu'une simple mode... car c'est un vœu. Il y avait, voici deux mois encore, dans ce régiment, un chef entre tous vénéré. Ce chef est mort, frappé au front. Or, il avait pour accoutumé de porter aussi son képi très en arrière. C'est en souvenir de lui que tous les hommes qu'il commanda résolurent de porter de cette manière son deuil, jusqu'au jour où ils l'auront pleinement vengé.

Cruelle perplexité.

Peut-être nos alliés britanniques nous enverraient-ils encore plus de soldats si les compagnies d'assurances du Royaume-Uni n'avaient, depuis le début de la guerre, adopté une fâcheuse pratique. Nous trouvons, dans notre confrère *Tit-Bits*, la lettre d'un Londonien qui déclare :

« Quelques jours après le commencement des hostilités, je m'assurai sur la vie pour 50.000 francs, au bénéfice de ma femme. J'étais et je suis encore très désireux de combattre pour mon pays. Mais, à mon grand étonnement, j'ai appris que je devrais payer une prime extra qui élèverait ma prime régulière à 6.300 francs. C'est une augmentation de 300 pour 100 ! Cela revient à dire que, si je veux m'enrôler, il me faut perdre tout mon avoir en le versant à la compagnie d'assurances. D'ailleurs, je ne serais pas assez riche pour payer une telle somme ! Et je ne tiens pas à lâcher mon assurance : c'est tout ce que je pourrais laisser à ma veuve si je tombais à la bataille. Cruelle perplexité ! »

Le cadeau des pêcheurs de corail.

Deux jours après la déclaration de la guerre italo-autrichienne, la reine Hélène d'Italie regut, dans un joli érin, un bijou tout de corail représentant les armes de la patrie. Le présent était envoyé par les pêcheurs de corail de Torre del Greco. Ils avaient prévu les événements et préparé pour leur souveraine cet hommage qui était aussi une marque de respectueuse reconnaissance.

Il y a quelque temps, le commerce de ces pêcheurs de corail déclina au point qu'ils connurent la plus cruelle misère. Ils firent savoir leur détresse à la reine qui, peu après, à un bal du Quirinal, parut avec un diadème de corail. Tous ses bijoux, ce soir-là, étaient de ce corail trop délaissé qui, instantanément, redevint à la mode. En peu de temps, les pêcheurs ressentirent les bienfaits de ce geste royal. Ils ne l'oublièrent pas au moment de partir à la guerre verser leur sang, plus rouge encore que leur corail, pour la patrie.

La situation sociale des conscrits.

On demande, chaque fois qu'un conscrit se présente devant le major, quelle est sa situation sociale. Et, parfois, on s'attire des réponses singulières, telle celle-ci :

— Qu'êtes-vous ?
— Homme de cour... (Lisez : garçon de ferme).
Mais rien ne vaut ce que répondit, il y a quelques jours, un commis de magasin :
— Moi?... Je suis radical socialiste !...

L'hygiène et la guerre.

Un de nos amis, qui se trouve sur le front (secteur postal 56), nous écrit qu'à l'entrée d'un village reconquis par nos troupes l'autorité militaire a fait placarder :

La plupart des fontaines étant tarées, on est prié de ne pas boire d'eau.

LE VEILLEUR.



Aux armes, citoyens !

Il y a quelques années, aux environs de 1904, M. Gustave Charpentier, l'illustre auteur de *Louise*, qui sut si magnifiquement exprimer en sonorités et en rythmes l'âme de Paris, était de passage à Budapest. Or, dans les rues de la capitale de la Hongrie, de cette Hongrie qui combat aujourd'hui contre le droit et pour la barbarie, il lui fut donné d'assister à un spectacle nocturne qui l'impressionna profondément, parce que la Marseillaise y intervenait. Son impression fut si profonde qu'il la nota sur l'heure, d'un jet, sur du papier à tête de l'hôtel où il était descendu.

La page ainsi écrite, et qui revêt en ce moment un intérêt poignant, il a bien voulu la communiquer à Excelsior.

Au moment où nous avons joint le maître, il arrivait d'Amiens, où il était allé rendre visite, dans l'hôpital que dirige notre confrère le docteur André Couvreur, aux vaillantes infirmières de l'Œuvre de Mimi Pinson, qui se dévouent pour nos blessés et nos malades. C'est tout frémissant encore du souvenir des visions qu'il s'offrirent à lui près du front, que le grand musicien nous confia cette page écrite de primesaut et qu'on ne lira pas sans émotion à cette heure où l'on va transporter aux Invalides les cendres de Rouget de Lisle.

Sous un ciel gris où viraient déjà les flocons avant-coureurs des tempêtes prochaines, j'allai tout de suite, le soir de mon arrivée, à la recherche des fameuses musiques hongroises.

Budapest m'apparaissait plus somptueuse que je ne m'y attendais. Les hôtels, les monuments, les églises, les palais, les boulevards, les habitants même, tout était pour moi sujet d'étonnement.

J'allai d'abord saluer le Danube superbe, puis me dirigeai vers la ville; bientôt, au bout d'une avenue, des lumières nombreuses semblèrent indiquer un quartier plus populeux et vivant, et je me hâtai d'y courir. Mais, de plus près, ces lumières m'apparurent mobiles sur une immense place carrée, dont le centre formait jardin.

Quelques milliers d'hommes stationnaient là, porteurs de torches, dont les lueurs entouraient la place d'une dense épaisseur de clarté fumeuse. Je continuai ma route par les rues voisines.

Je sautai de joie. Je cherchais de la musique populaire — ne suis-je pas musicien ? — et je tombais sur une manifestation unique, somptueuse, où la musique, certainement, ne serait pas oubliée :

La fête de la ville peut-être ? L'anniversaire du grand Rakoczy ? Il m'était impossible de le savoir. Mes questions restaient sans réponse, et pour cause : personne ne comprenait le français. Je me mêlai donc à la foule.

Bientôt arrivaient des musiques. Silencieuses, s'avançaient des porteurs de lanternes transparentes sur lesquelles des mots hongrois disaient des choses que j'enrageais d'ignorer.

Une fine neige fondue commençait à tomber sur le brouillard lumineux. Les torches pétillaient et semaient leur résine enflammée sur la bordure des trottoirs.

On piétinait. Qu'attendait-on ? Les chefs, sans doute ? Bientôt des émissaires passèrent en courant, criant des ordres. Les flambeaux se levèrent obliquement sur la foule, qui recula encore. Les transparents parurent au-dessus des têtes, telles des bornes kilométriques le long d'une route, permettant d'évaluer la longueur et l'importance du défilé.

Elsen! crièrent en même temps dix mille poitrines. Le cortège s'ébranla, silencieux, funèbre. Ne vont-ils pas chanter ? me disais-je.

J'attendais avec une folle curiosité la musique qui devait sceller mon impression. Un décor émotionnant, une foule volontaire, farouche, heureuse et tragique. Autour de cette foule, une autre foule, curieuse, sympathique aussi, silencieuse. Un chant, de la musique, allait me donner le mot de l'énigme. Je n'étais pas pressé de l'entendre, car mes suppositions s'en fussent trouvées arrêtées net et c'eût été dommage. Je pensais aux ascendants héroïques de ce peuple têtue qui marchait dans cette apothéose brumeuse comme vers un avenir incertain, désiré quand même.

Les Huns et, plus loin encore, ces Mongols dont

les Hongrois se disent descendants... Ils ne se réunissaient pas seulement pour célébrer des fêtes, ceux-là; quand ils marchaient en caravanes, c'était pour porter dans les villes d'Occident l'épouvante et la mort. Leurs torches étaient moins pacifiques, — moins inutiles, auraient-ils pensé s'ils avaient connu cette soirée... Ah! les temps ont changé!... Ceux qui n'ont rien ne peuvent plus aller chercher chez ceux qui possèdent ce qui leur manque. Les peuplades qui meurent de faim dans l'Inde et les pauvres gens qui meurent de faim dans les grandes villes n'osent pas réclamer le superflu des autres. Les temps d'Attila ne sont plus et ses descendants, pensais-je, ont sur tout le goût de la parade. Une réunion comme celle que je vois, qui serait si impressionnante s'il s'y glissait quelque pensée d'avenir, quelque affirmation d'une fraternité, d'une justice, d'un progrès nécessaires, passe à mes côtés avec l'insouciance grave et quasi comique de ces vétérans des fabriques qui, les jours de ducasse, promènent dans les villes du Nord, le long des usines mortelles, l'éloge de leur domesticité.

Mais une houle sonore venue du fond de l'avenue passe au-dessus de nos têtes.

Comme pour répondre à mes reproches, un chant lentement grandit, s'approche, éclate tout à coup devant moi, inattendu, terrifiant, jette dans mon âme une telle émotion bouleversante que jamais je n'ai dû en recevoir de pareille. Ils chantaient à tue-tête, et leur chant, c'était?...

La Marseillaise!...

Comme au passage d'une rafale, les gaz du boulevard s'étaient éteints, les magasins fermés; aux étages, des grappes de gens s'agitaient et criaient : *Elsen!*

La Marseillaise roulait dans la sombre avenue comme le torrent de feu qu'elle accompagnait.

Elle rugissait àprement, terrible! C'était bien la musique du décor et de cette foule que j'avais désirée :

Aux armes, citoyens!

Ah! l'inouïe émotion!... Cette nuit désolée; tout autour des torches, la pluie de neige fine, frissonnante; montant vers le ciel en longues colonnes rougeâtres, la fumée des torches, brandies, secouées par le rythme des chants. Et ce défilé interminable...

Voici deux heures qu'ils passaient. Les transparents, en tête de chaque section, défilent les maisons closes de leurs inscriptions.

Hommes et femmes passaient par rangs serrés, dix de front, encadrés par les porteurs de torches, les vêtements sombres tachés du blanc des flambeaux, secouant sur l'arrêt des trottoirs des flammèches dangereuses. Aux balcons des maisons riches, des têtes paraissaient, qui voulaient être goguenardes; mais les rires finissaient en rictus et les yeux, aux lueurs des torches, clignaient peureusement.

Aux armes, citoyens!

Vite les fenêtres se refermaient.

Aux étages supérieurs les mouchoirs s'agitaient. *Les Elsen!* tombaient sans dominer le chant du peuple formidablement continu.

Aux armes, citoyens!

En avant, devant moi, et derrière, les uns après les autres, ils reprenaient le chant magnifique, et cela devint bientôt une cohue musicale, un enchevêtrement des motifs de *la Marseillaise*.

Cent ondulations différentes couraient le long des rues dans la houle des flambeaux. Sur les trottoirs des groupes reprenaient les chants et leur enthousiasme évoquait pour moi les silhouettes cent fois répétées du bas-relief de Rude sur notre Arc de Triomphe.

Aux armes!... Aux armes!

Tout pensif, recueilli, je revins vers mon hôtel. *La Marseillaise* régna sur la cité toute la nuit.

Gustave Charpentier.

Membre de l'Institut.

Le ciel sera pavoisé aujourd'hui en l'honneur de Rouget de Lisle

La translation des cendres au Invalides

Le transfert des cendres de Rouget de Lisle aux Invalides doit être, ce soir, un fait accompli. Un important cortège de citoyens, décorés des insignes tricolores et des couleurs de Paris, aura salué le père de *la Marseillaise*, qui s'en ira aux accents de son hymne de gloire, du petit cimetière de Choisy-le-Roi aux cryptes déjà refermées sur d'augustes dépouilles, pour entrer dans l'immortalité.

Noble fête qui ajoutera par son austère solennité à tout ce qu'aura de digne et de majestueux ce « jour de fièvre et tacite allégresse », ainsi que le disait hier, dans *Excelsior*, M. le président du Conseil municipal de Paris.

Alors que Paris tout entier se découvrira devant les restes de celui qui, jadis, à Strasbourg, ville française, improvisa les refrains sublimes, ces mêmes refrains, peut-être plus impétueux et plus irrésistibles que jamais, jailliront des lèvres de nos frères, là-bas, sur la ligne de bataille et apprendront, une fois de plus, à l'adversaire qu'en dépit des plus sinistres et des plus machiavéliques ambitions, rien ne résiste à l'élan d'un peuple qui sait combattre à la fois pour sa liberté et pour le respect de l'honneur et du droit universels.

Que si même, ce jour-là, quelque victoire encore ne s'ajoutait aux victoires de cette guerre, au moins aurons-nous, au-dessus de Paris, l'émouvant, l'incomparable spectacle d'un symbolique envol vers lequel se tourneront nos yeux émerveillés. On dit que la capitale, aujourd'hui, verra se réaliser une partie de ce superbe espoir qui fut exprimé naguère et selon lequel il fut désiré que, par nuées épaisses, les oiseaux de France et d'Angleterre s'en allassent survoler Essen et détruire les vipères germaniques sur leur nid d'acier.

Cette multitude d'ailes, nous ne la verrons pas encore. Mais de quelle beauté ne sera pas pavoisé notre ciel d'Ile-de-France lorsque s'y enlèveront tantôt cent aéroplanes, possédant l'espace, le surveillant et le décorant tout ensemble! Au fuselage de chacun d'eux seront suspendus des drapeaux et, sur la cimaise d'un firmament dont il faut souhaiter la pureté parfaite, tous ces étendards se déploieront pour apprendre aux horizons que Paris est sous bonne garde, à l'heure où il communique tout entier dans l'amour de la patrie.

La cérémonie de ce matin

Les restes de l'immortel auteur de *la Marseillaise*, amenés de Choisy-le-Roi, seront placés sur un affût de canon des guerres de la Première République et partiront à 10 heures du matin de l'Arc de Triomphe de l'Étoile, précédés par des troupes de cavalerie de la garnison de Paris.

Le président de la République, les membres du gouvernement, le bureau et les membres du Sénat de la Chambre des députés, le préfet de la Seine, le préfet de police, les secrétaires généraux, les bureaux et les membres du Conseil municipal de Paris et du Conseil général de la Seine, les bureaux et les membres des conseils d'arrondissement de la Seine les officiers et les soldats en tenue, les délégations de corps constitués se rendront directement à l'Arc de Triomphe et accompagneront les cendres de Rouget de Lisle aux Invalides, où aura lieu une parade militaire, à la suite de laquelle le président de la République prononcera un discours.

Le corps diplomatique assistera à cette cérémonie. La population parisienne sera admise à défilé devant les restes de Rouget de Lisle jusqu'à 5 heures de l'après-midi.

Le cortège partira de l'Arc de Triomphe vers 10 heures.

Les sociétés de préparation militaire, vétérans, sociétés diverses et les enfants des écoles de la ville de Paris seront placés aux Invalides et y auront accès par la porte de la cour d'honneur, de 8 h. 30 à 9 h. 45.



L'insigne de la Journée de Paris

Gros : 16, Rue du Parc-Royal, à Paris.

DERNIÈRE HEURE

Les Etats-Unis exigeront de l'Allemagne une déclaration nette

WASHINGTON. — La situation entre l'Allemagne et les Etats-Unis revêt un caractère si grave, si critique, que la politique américaine a besoin d'être étudiée longuement, posément, de façon à être empreinte de toute la fermeté qu'exigent les circonstances.

Dans les milieux officiels, on croit que le président Wilson et M. Lansing, secrétaire d'Etat, étudieront la question chacun de leur côté et qu'ils conféreront ensemble, une fois terminé leur examen particulier.

Le comte Bernstorff a demandé à M. Lansing s'il désirait le voir. On assure que le secrétaire d'Etat a répondu qu'il voulait d'abord examiner soigneusement la situation. Le comte Bernstorff cherche à savoir quelle sera l'attitude du gouvernement vis-à-vis de la note allemande après que M. Lansing se sera entretenu avec le président Wilson. Chez les fonctionnaires, on croit qu'on fera savoir au comte Bernstorff à quel point les Etats-Unis considèrent la crise comme grave.

M. Lansing a déjà commencé à rédiger une réponse. On dit que le département d'Etat affirmara en termes plus catégoriques les vues des Etats-Unis et que la nouvelle note mentionnera les intentions des Etats-Unis au cas où leurs réclamations ne recevraient pas satisfaction.

Dans les milieux officiels, on est convaincu que la réponse américaine exigera de l'Allemagne une déclaration nette, tendant à savoir si les relations diplomatiques doivent continuer entre les deux pays.

Nouvelles concessions

WASHINGTON. — Les journaux publient une dépêche de Berlin d'après laquelle l'Allemagne, à la demande de son ministère des Affaires étrangères, serait disposée à faire de nouvelles concessions aux Etats-Unis; elle consentirait à faire passer sous le pavillon américain quelques-uns des grands paquebots allemands qui se trouvent à New-York et à les mettre à la disposition des Etats-Unis pendant la durée de la guerre afin que les Américains puissent voyager sous leur pavillon sans risquer d'être attaqués par les sous-marins.

Quelques petites actions de détail sur le front russe

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

Des actions locales ont continué sur le front de Bohr et de la Narew.

Près d'Ossowietz et de Yedoabno, depuis le soir du 11 juillet jusqu'au matin du 12, vif feu d'artillerie.

Dans les vallées de Skroda, Pissa et Schkwa, fusillades.

L'infanterie ennemie a prononcé, dans la nuit du 12, avec des forces peu importantes, des attaques dans la région des villages de Tartak, Olchine et Groudousk, que nous avons repoussés avec succès.

Aucune action sur les autres fronts.

Situation sans changement sur le front italien

ROME. — Communiqué du grand état-major italien :

La situation générale est sans changement sur tout le front.

Hier, au lever du jour, une escadrille d'aéroplanes italiens a bombardé avec succès, d'une hauteur d'environ 600 mètres, un grand campement ennemi, aux environs de Goritz.

Le général Lyautey en France

MARSEILLE. — Le général Lyautey, résident général de France au Maroc, a débarqué hier à Marseille.

Le général a été convoqué par le gouvernement afin d'être entendu sur le programme des travaux en cours et sur les moyens d'action à réaliser, tant pour mener à bien ce programme, que pour assurer, pendant la durée de la guerre, la vie économique du Protectorat.

Pendant l'absence du général Lyautey, qui sera d'ailleurs très court, M. de Saint Aulaire exercera les fonctions de résident général, tandis que le général Henrys aura le commandement en chef du corps d'occupation.

L'ambassadeur d'Angleterre à Washington échappe à un attentat

NEW-YORK. — La police a découvert que, durant la nuit qui suivit la tentative de meurtre commise contre M. Morgan, six hommes ont essayé d'arrêter l'automobile de ce dernier, dans laquelle se trouvait sir Cecil Spring Rice, ambassadeur d'Angleterre, qui se rendait chez des amis à Greenville (Long Island). Le chauffeur de M. Morgan vit une automobile s'arrêter près de Westburg, et six hommes en descendirent et s'espacèrent au milieu de la route qu'ils barrèrent entièrement. Pressant une attaque contre l'ambassadeur, le chauffeur poussa sa voiture à travers les hommes, dont plusieurs durent se jeter vivement de côté pour éviter d'être écrasés. Aussitôt l'automobile de M. Morgan passée, les hommes sautèrent à nouveau dans leur voiture, qui reprit la poursuite, mais le chauffeur de M. Morgan mit toute la vitesse et eut vite semé les poursuivants.

Les complots allemands

NEW-YORK. — On a commencé une enquête approfondie au sujet du complot tendant à placer des bombes dans les navires partant d'Amérique.

Les officiers de police, les agents fédéraux et des détectives travaillant pour le compte des Compagnies transatlantiques étudient ensemble les meilleurs moyens de coopérer aux recherches.

Un détachement spécial de détectives a été envoyé sur tous les quais où se fait l'embarquement des munitions.

Premières arrestations

LONDRES. — On télégraphie de New-York au Daily Telegraph que la police secrète connaît maintenant les noms des hommes riches et influents de New-York qui ont organisé les groupes allemands chargés de placer des bombes dans tout navire marchand allié portant en Europe des munitions.

On a déjà opéré plusieurs arrestations d'importance secondaire, et la police déclare qu'elle procédera bientôt à l'arrestation de plusieurs Germano-Américains très connus.

Les magnifiques résultats de l'emprunt anglais

LONDRES. — A la Chambre des Communes, le chancelier de l'Echiquier déclare que les souscriptions de l'emprunt de guerre atteignent près de 600 millions de livres sterling.

Le total des souscriptions de la Banque d'Angleterre s'élève à 550.000, pour un montant de 570 millions de livres sterling.

Les souscriptions des bureaux de poste ne sont pas encore closes; mais déjà 547.000 personnes y ont souscrit un montant de 15 millions de livres sterling.

Le chancelier espère pouvoir donner sous peu le montant souscrit à l'aide de coupures de 5 et 10 shillings.

Après avoir énoncé le montant atteint par l'emprunt de guerre, le chancelier de l'Echiquier continue ainsi :

Nous ne devons pas oublier que les échanges en bourse ont été pratiquement interrompus; ce montant de l'emprunt représente de l'argent réellement disponible; nous le devons à la réponse patriotique de la nation entière; toutes les classes de la communauté y ont contribué et nous devons nos remerciements à tous.

L'emprunt est une affirmation nécessaire des ressources sans parallèles de l'Empire britannique et constitue une déclaration à l'égard de nos alliés et aussi à l'intention de nos ennemis.

Le Royaume-Uni entend demeurer fidèle à la cause des alliés. (Applaudissements).

Edison membre de la commission des inventeurs

WEST-ORANGE (New-Jersey). — M. Edison a accepté de faire partie de la commission consultative du département des inventions que crée le ministère de la Marine.

Le but de M. Daniel, ministre de la Marine, est de s'assurer les services de tous les inventeurs, afin de faire face aux nouveaux problèmes qui surgissent de la guerre européenne et, plus particulièrement, par suite de l'emploi des sous-marins, pour lesquels M. Edison a inventé un appareil diminuant les chances d'accident et augmentant le rayon d'action.

La pression germanique s'exerce sur les Etats des Balkans

SOFIA. — La note présentée mercredi dernier par le comte Ozernin à M. Bratiano contient les propositions suivantes :

Si la Roumanie maintient une neutralité amicale, elle recevra la Bukovine avec la rivière Sereth comme limite septentrionale.

Les habitants roumains de la monarchie hongroise jouiront d'un meilleur traitement et seront largement admis dans les administrations publiques. Une université sera créée à Brashow.

Si la Roumanie donne prochainement son concours militaire à l'Autriche, elle recevra la partie roumaine tout entière de la Bukovine jusqu'au Pruth, ainsi qu'une extension de territoire le long de la rive nord du Danube jusqu'aux Portes de Fer.

L'Autriche-Hongrie prendra l'engagement, une fois la Bessarabie conquise, de la rétrocéder aussitôt à la Roumanie. L'accomplissement de ces conditions est garanti par l'Allemagne.

Un délai d'un mois est accordé à la Roumanie pour faire connaître sa réponse.

Le roi de Roumanie et le premier ministre examinent ces propositions, qui sont considérées dans les cercles diplomatiques comme une manœuvre pour retarder l'entrée en action de la Roumanie.

Les Austro-Allemands achètent les récoltes roumaines

MYTILÈNE. — Une très grande partie de la récolte des céréales, en Roumanie, paraît être destinée aux marchés austro-allemands, en raison de la fermeture des Dardanelles.

Suivant des rapports de Bucarest, des commerçants allemands ont acheté d'importantes quantités de grains, pour une date de livraison éloignée. Ces marchandises sont déposées à bord de navires mouillés dans les ports roumains du Danube, en deçà de la zone de la Commission européenne, de sorte que le gouvernement ne peut en interdire l'exportation à destination de l'Autriche. (Times).

Mystérieuse explosion

BUCAREST. — Hier soir, vers 10 heures, au port de Cernavoda, une explosion s'est produite à bord de deux bateaux chargés de pétrole et de benzine destinés à la Serbie.

L'explosion a fait deux victimes et occasionné des pertes importantes. On croit qu'elle a été provoquée par des bombes, lancées d'un aéroplane de nationalité étrangère, dont la présence avait été constatée sur Cernavoda, et qui s'enfuit dans la direction du Danube.

Rupture des négociations turco-bulgares

SOFIA. — Les négociations engagées entre la Bulgarie et la Turquie, au sujet de la cession du chemin de fer de Dédeagatch, sont pratiquement rompues, la Turquie demandant l'alliance de la Bulgarie contre la Grèce et la Roumanie, dans le cas où ces deux puissances interviendraient contre elle. (Morning Post).

Succès importants des Alliés aux Dardanelles

ATHÈNES. — Suivant des informations de Mytilène, les Alliés ont occupé hier, après plusieurs assauts acharnés, deux collines dominant Krithia. L'armée alliée opère un mouvement tournant afin de placer Krithia entre deux feux.

Le bruit court que les Alliés ont fait récemment 4.000 prisonniers.

Mort de M. Affonso Costa

LISBONNE. — M. Affonso Costa, qui avait été grièvement blessé au cours d'un accident de tramway survenu récemment à Lisbonne, vient de mourir. (Information)

DANS LA MARINE

LEGION D'HONNEUR

Sont inscrits aux tableaux spéciaux de la Légion d'honneur :

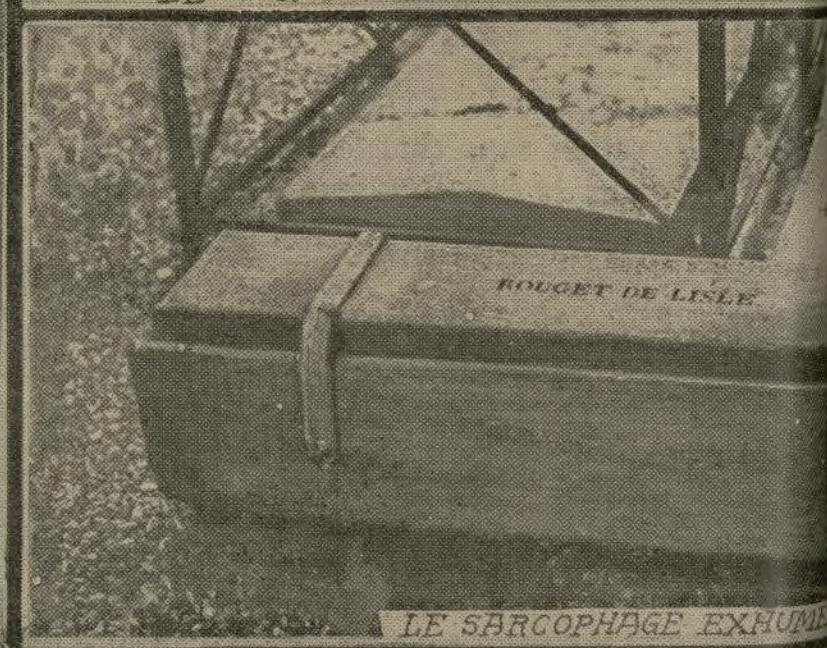
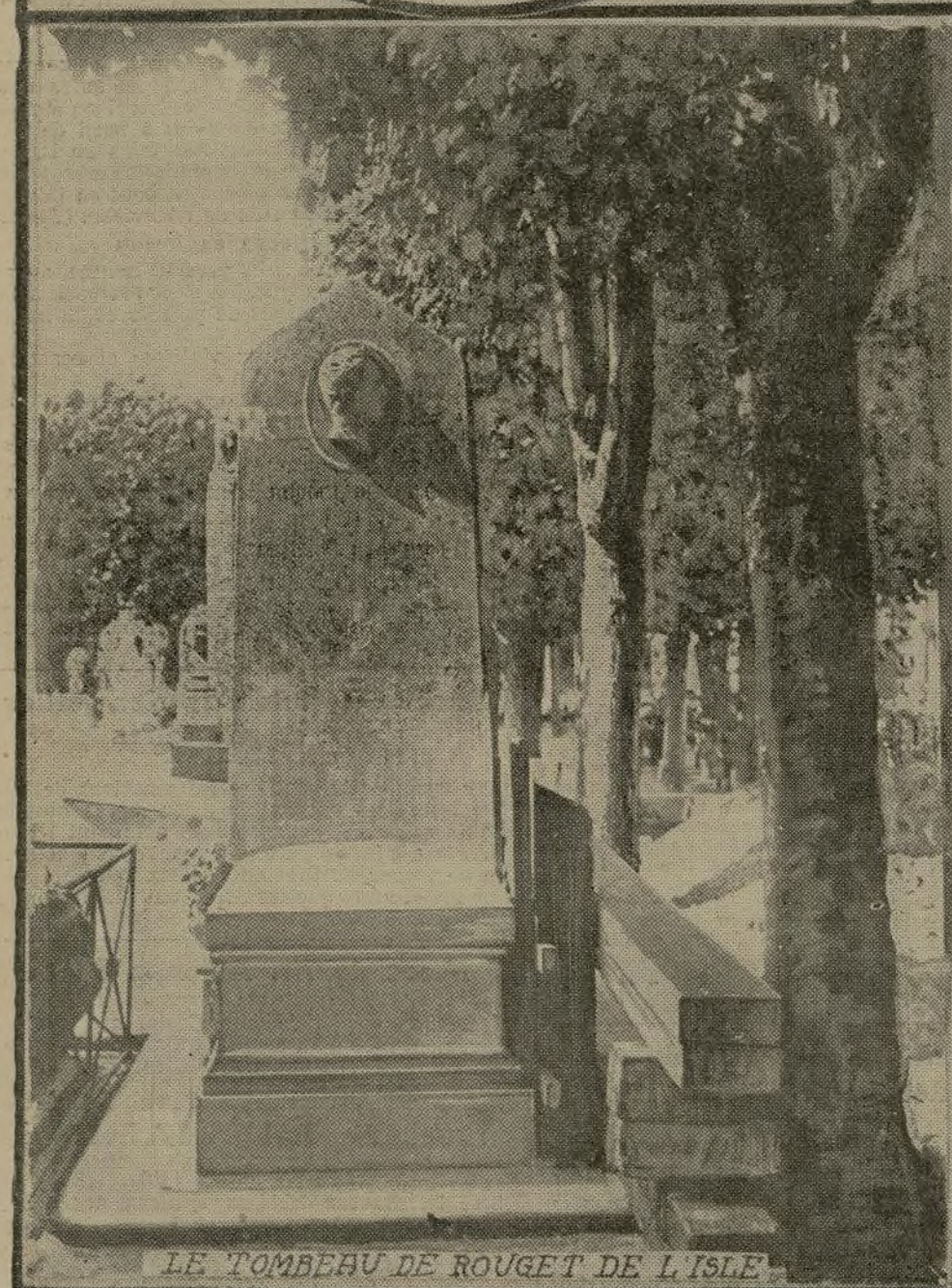
A la dignité de grand officier

M. le vice-amiral Auvert.

Au grade de commandeur

MM. les contre-amiraux Clément, Moreau, Le Raméy de Lugny; l'ingénieur général de 2^e classe du génie maritime Causeret; le commissaire général de 2^e classe Jacques Le Seigneur; le médecin général de 2^e classe Jan.

A Choisy-le-Roi - Avant la cérémonie du transfert



Hier a eu lieu, à Choisy-le-Roi, l'émouvante cérémonie de l'exhumation des cendres de Claude-Joseph Rouget de Lisle, auteur de la *Marsellaise*, né à Lons-le-Saunier le 10 mai 1760, mort à Choisy-le-Roi, rue des Vertus, n° 6, le 26 juin 1836. Depuis lors, le poète-musicien-soldat reposait au cimetière de la coquette cité, qui avait élevé un monument à la gloire du grand Inspiré et qui entretenait sur sa tombe le culte du plus fidèle souvenir. Aujourd'hui, les restes de Rouget de Lisle seront solennellement transportés aux Invalides, et Paris tout entier saluera le héros qui, en avril 1792, la patrie en danger a l'assurance de vaincre, pour Rouget de Lisle aussi le jour de gloire est arrivé.

Le dernier salut de Choisy-le-Roi aux cendres de Rouget de Lisle

8 heures du matin...

Il pleut déjà, mais ce n'est qu'un léger avant-goût. Choisy-le-Roi vient d'apprendre officiellement, par une affiche signée du maire, M. Rondu, et des adjoints, MM. Porret et Boureil, que le gouvernement a décidé la translation des cendres. « Avant de nous séparer de celui que nous vénérons et dont nous conservons la sépulture avec un soin tout particulier, dit ce texte, la municipalité et le conseil municipal vous engagent à honorer encore une fois l'auteur de l'hymne incomparable qui, depuis cent vingt-trois ans, a conduit nos armées à la victoire... »

L'affiche est placardée à l'entrée du cimetière. Pénétrons dans la nécropole qu'ombragent de beaux arbres.

Le sarcophage contenant les restes du chantre de la Liberté vient à peine d'être exhumé. Il est là, au pied du monument. Deux soldats travaillent encore dans la fosse. Des agents, quelques habitants, des femmes et des enfants surtout, considèrent silencieusement la boîte de pierre où dorment les restes de Rouget de Lisle.

Le gardien nous emmène dans sa loge pour nous montrer le procès-verbal de 1902, celui de la découverte de ce cercueil glorieux, qu'il décrit ainsi :

« Le sarcophage a 1 m. 30 de long sur 30 centimètres de large et 30 de hauteur; deux fûtes en fer de 0 m. 04 de large, posées à 0 m. 20 de chaque bout, le tout en très bon état. »

2 h. 30.

La pluie tombe plus fort. Pourtant, les rues s'animent.

Trois compagnies d'infanterie coloniale viennent se masser près du cimetière. Le public, canalisé par un service d'ordre, se disperse parmi les tombes, laissant l'allée centrale libre.

Le sarcophage est à la même place; un peu avant la translation, les pompiers vont le recouvrir d'un drapeau tricolore.

3 heures.

La pluie redouble. C'est l'averse diluvienne. Elle ne cessera plus.

Il a été décidé que c'est à Choisy-le-Roi que les cendres de Rouget de Lisle seront remises officiellement par la Ville au gouvernement. Mais il ne faut pas songer à prononcer les discours au cimetière, car la pluie fait rage. Pourtant, chacun est vaillant et recueilli, depuis les braves *marcouins* qui rendent les honneurs jusqu'aux enfants des écoles, conduits par leurs maîtres et maîtresses, et aux sociétés locales, qui ont pénétré dans le cimetière avec leurs insignes et leurs drapeaux.

Voici les autorités.

M. Laurent, préfet de police, et M. Delanney, préfet de la Seine, arrivent sous l'averse. Ils sont reçus par M. Rondu, maire, qu'entourent les adjoints et les conseillers municipaux, ainsi que M. Martin, conseiller général, et le docteur A. Lombard, président du conseil d'arrondissement.

Quelques instants après, arrive M. Malvy, ministre de l'Intérieur, représentant le gouvernement.

M. Guiraud, chef de cabinet, représente M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

Le ministre et les préfets vont s'incliner respectueusement devant le sarcophage, qui est placé sur une voiture à bras du matériel d'incendie, décorée de drapeaux tricolores. Ce sont les pompiers qui conduiront le sarcophage à la mairie, où il sera exposé dans la grande salle centrale.

Les clairons sonnent aux champs. Le cortège s'ébranle, encadré par les soldats, l'arme sous le bras. Le ministre et les autorités suivent le minuscule char funèbre.

Alors, la pluie devient furieuse, et comme le cortège a dépassé l'école construite sur l'emplacement de l'ancien cimetière où Rouget de Lisle avait été primitivement inhumé, un éclair zèbre les nuages, presque immédiatement suivi d'un violent coup de tonnerre.

— On voit bien que Rouget de Lisle était officier du génie, dit une voix près de nous. Il vient de faire sauter une mine...

Au moment où le sarcophage traverse le marché couvert, des voix enfantines entonnent la *Marseillaise*. Rarement l'hymne immortel nous étreignit plus puissamment...

Enfin, le cortège parvient à la si jolie mairie de Choisy, pavée avec un goût parfait.

Le sarcophage est porté dans la salle d'honneur, où le suivent les personnages officiels.

Nous reconnaissons MM. Mascaraud, Deloncle et Magny, sénateurs de la Seine; Longuet, député; Paris, président du Conseil général, etc.

Après les présentations faites par le maire au ministre, M. Rondu, dans la salle même, salue et remercie, en une courte improvisation, émaillée de souvenirs historiques locaux relatifs à Rouget de Lisle, le ministre et les autorités.

Mais le discours officiel, celui qui constitue l'acte de remise au gouvernement des cendres de l'auteur de la *Marseillaise*, c'est sur le perron de la mairie, face au public qui s'est massé dans le jardin, compact et

frémissant sous la pluie, que M. Rondu le prononce.

L'orateur dit notamment :

« C'est en rendant hommage à Rouget de Lisle, c'est en chantant la *Marseillaise* que les soldats composant notre vaillante armée repousseront l'invasisseur et assureront la victoire définitive qui doit garantir à jamais à l'Europe la paix par l'humanité. »

M. Malvy, également debout sur le perron, remercie la ville de Choisy-le-Roi et sa municipalité du grand sacrifice qu'elles ont consenti en acceptant de se séparer des cendres de Rouget de Lisle.

« En 1915, comme en 1792, dit-il, à la veille de la victoire définitive, toutes les bouches poussent ce cri d'alarme gigantesque et surhumain :

« Le jour de gloire est arrivé... »

Une immense acclamation retentit. Et, à l'invitation du maire, la foule entonne la *Marseillaise*, dont les accents accompagnent la fin de la cérémonie.

Puis le sarcophage est placé dans un cercueil de bois, sur lequel une palme de bronze est déposée au nom de la Ville.

La pluie se calme, pendant que la foule, émue et silencieuse, se disperse.

GABRIEL BERNARD.

L'Académie de médecine contre l'alcoolisme

L'Académie a discuté hier le rapport de M. Gilbert Ballet, sur les mesures propres à combattre l'alcoolisme.

Les conclusions suivantes ont été adoptées : 1° interdiction de la vente et de la circulation de tous les alcools titrant plus de 50 degrés; 2° interdiction de la fabrication, de la circulation et de la vente des liqueurs et des vins aromatisés titrant plus de 23 degrés et contenant plus d'un demi-gramme d'essence par litre. Exceptionnellement, les liqueurs contenant plus de 300 grammes de sucre par litre pourront titrer jusqu'à 30 degrés; 3° il est interdit d'aromatiser les vins ou liqueurs avec des produits chimiques ou des essences renfermant parmi leurs éléments constitutifs de la thuyone et de l'aldéhyde benzoïque; 4° surtaxe élevée sur toutes les boissons titrant plus de 15 degrés.

Au moment d'aborder les vœux qui complètent ce projet, M. Vaillard, inspecteur général aux armées, s'élève contre certains reproches formulés au sujet de la distribution de l'alcool au front. La ration réglementaire, dit-il, est celle qui a été accordée de tout temps aux troupes au bivouac, soit 0.375 à 0.500 de vin et un seizième de litre d'alcool.

L'Académie, prenant acte de ces déclarations, émet le vœu suivant :

« L'Académie, louant le haut commandement d'avoir pris les mesures nécessaires pour prévenir les abus auxquels donnait lieu la vente des spiritueux dans la zone des armées, insiste vivement pour que ces mesures soient rigoureusement maintenues. »

On entend ensuite le docteur Savarino, qui parle de l'emploi d'injection massive de sérum au cours d'amputations particulièrement graves de la cuisse, et le docteur Giavanni, qui donne d'intéressants détails sur une épidémie de typhus exanthématique survenue en mars-avril 1915.

La direction de l'Intendance militaire

M. l'intendant militaire Laurent est nommé directeur de l'intendance au ministère de la Guerre, en remplacement de M. l'intendant général Defail, appelé, sur sa demande, à d'autres fonctions.

M. Vinet, sous-intendant militaire de 1^{re} classe, est nommé sous-directeur au ministère de la Guerre, en remplacement de M. Boitel, contrôleur général de 2^e classe de l'administration de l'armée, qui a été précédemment appelé, sur sa demande, à d'autres fonctions. M. Vinet est affecté, en cette qualité, à la direction de l'intendance.

M. l'intendant général Defail est nommé inspecteur général de l'habillement, du campement et du couchage (emploi vacant).

M. l'intendant général Cavaillon est nommé inspecteur permanent du service de ravitaillement (emploi vacant). M. Foucaud, sous-intendant militaire de 1^{re} classe, est nommé adjoint au directeur de l'intendance au ministère de la Guerre, en remplacement de M. l'intendant général Cavaillon, appelé, sur sa demande, à d'autres fonctions.

La Bourse de Paris DU 13 JUILLET 1915

La séance d'aujourd'hui a été aussi nulle que possible, et, en dehors d'un nouveau raffermissement des fonds russes, rien de particulièrement intéressant n'est à signaler. Nos rentes se retrouvent exactement à leur niveau de la veille, soit le 3 0/0 à 69.25, le 3 1/2 à 91.40. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure se traite à 85.50. Aux Russes, le Consolidé se raffermirait à 73.95, le 1906 à 89.50, le 1914 à 88.

Les établissements de crédit sont sans changement appréciable sur leurs cours de la veille. La Banque de France s'inscrit à 4.560, le Crédit Lyonnais à 1.010, la Banque de Paris à 855 et l'Union Parisienne à 525. Sociétés étrangères peu ou pas négociées.

Nuance de lourdeur dans le groupe de nos grands Chemins, où le Nord se tasse à 1.270, l'Ouest à 715; l'Orléans s'inscrit à 1.170, le P.-L.-M. à 1.045.

Par ailleurs, le Rio est ramené à 4.540, le Suez à 4.050. En banque, fermée des industrielles russes. Reprise de la de Beers de 281.50 à 280.

THÉÂTRES

AU CONSERVATOIRE

Distribution des Prix

Cette fête annuelle, bien qu'elle eût pour cadre l'ancienne salle où flotte le souvenir de charmants visages et qui garde l'écho de tant de talents, nés et récompensés sur cette même scène, portait hier le cachet d'une gravité toute particulière.

M. Albert Dalimier, dont la sollicitude pour les arts, son département, et les artistes, ses administrés, est connue de tous, présidait la cérémonie. Son discours d'une grande élévation de pensée et d'une forme très heureuse, fut unanimement applaudi, quand, après avoir salué les maîtres Hénnebains, de Marini, Berthelier, disparus après une longue carrière, le ministre cita le palmarès de gloire où les jeunes lauréats sont venus s'inscrire, serviteurs de l'art et de la patrie, morts héroïques, « conscients d'être les acteurs du plus grand drame qui se soit joué, puisqu'il s'agit de la vie même de la France et de la liberté du monde ».

Les lauréats d'hier nous excuseront de ne pas citer leurs noms, au profit de leurs camarades tombés au champ d'honneur :

Raymond Raynal, 1^{er} prix de comédie en 1912, pensionnaire de la Comédie-Française; Marcel Casadesu, 1^{er} prix de violoncelle en 1903; Léon Joffroy, 1^{er} prix de flûte en 1905; Gabriel Mogy, 1^{er} prix de violon en 1913; Henri Garrigues, 2^e accessit de tragédie en 1907; Georges Letellier, 2^e accessit de besson en 1907; Lucien Matheux, 1^{er} prix d'accompagnement en 1905; Charles Brion, 1^{er} accessit de cornet à pistons en 1914; Lucien Lescure, élève de la classe de cornet à pistons; Charles Henry, 1^{er} médaille de solfège en 1913, élève d'une classe de chant et de déclamation lyrique; Georges Barginerie, 2^e accessit de hautbois en 1914; Paul Thénaud-Dumoussau, 1^{re} médaille de violon en 1907, 1^{er} accessit de violon en 1911.

Ayant rendu hommage aux artistes, toujours empressés à prêter leur concours pour les concerts de bienfaisance, M. Dalimier esquissa tout un projet de réformes : division des classes de solfège, création d'un prix d'excellence, réduction à un seul concours de la déclamation lyrique, fondation de bourses d'études, etc.

Le sous-secrétaire d'Etat termina, au milieu d'unanimes applaudissements, un discours que je regrette vraiment de ne pouvoir reproduire en entier :

« Quand un peuple a pour lui le droit, quand il lutte pour la justice et pour la liberté, quand il a groupé autour de lui tous ceux qui répugnent à la domination brutale, quand il sait que chacun de ses soldats a compris la grandeur de son devoir, il ne peut être vaincu. »

Soyez sans crainte : la France retrouvera les jours de paix glorieuse ; grandie par l'épreuve et par l'exemple héroïque qu'elle donne au monde, elle reviendra à ses poètes, à ses musiciens, à ses artistes : ce sont eux qui chanteront sa gloire !

Un concert eut lieu dans l'après-midi, concert au profit de l'Association des anciens élèves du Conservatoire (fondation Dalimier). Il fut très brillant, et la recette dépassa les espérances des organisateurs. Il se termina par une émouvante exécution de la *Marseillaise*, chantée et exécutée à l'orchestre par tous les élèves de la maison que dirige si habilement M. Gabriel Fauré. Cette audition de notre chant national fut magistralement dirigée par M. Paul Vidal. — J.-L. C.

Au Théâtre Sarah-Bernhardt. — Aujourd'hui mercredi, Fête Nationale, à 2 h. 1/4, la *Vierge de Lutèce*. A la fin de la représentation, Mme Blanche Dufrenoy dira la *Marseillaise*. Deux cents places seront réservées au contrôle pour les militaires blessés.

MERCREDI 14 JUILLET

La matinée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — A 13 heures, matinée offerte aux jeunes soldats : *Horace*, *Intermède*, la *Veillée des armes*, l'*Anglais tel qu'on le parle*, la *Marseillaise*. Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-78). — A 13 h. 30, *Mignon*, *Cavalleria rusticana*, la *Marseillaise*. Comédie-Royale. — A 14 h. 45, *On y va !* revue; *Sous l'orage*, *Gaîté-Lyrique*. — A 14 h. 30, *Durand et Durand*. Grand-Guignol. — A 14 h. 30, le *Médecin imaginaire*, le *Gosse*, le *Piège*, la *Lutte pour la vie*, de château. Renaissance. — A 14 h. 30, *Monsieur chasse*. Théâtre Antoine. — A 14 h. 30, la *Polka de Mme Vanderbeek*. Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 14 h. 15, la *Vierge de Lutèce*. Vaudeville. — A 14 h. 30, *Un Divorce*. Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 à 11 heures, actualités variées; orchestre symphonique. Tivoli-Cinéma. — Vos dernières conquêtes, la *Guerre aérienne*.

GAUMONT-PALACE. — Matinée à 2 h. 1/4; soirée à 8 h. 1/4 : Vues prises sur le front.

La soirée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — Relâche. Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-78). — Relâche. Comédie-Royale. — A 20 h. 45, *On y va !* revue de L. Taco; *Sous l'orage*. Mercredi, jeudi et dimanche, matinée à 14 h. 45. Gaîté-Lyrique. — A 20 h. 30, *Durand et Durand*. Grand-Guignol. — A 20 h. 45, le *Médecin imaginaire*, le *Gosse*, le *Piège*, la *Lutte pour la vie*, de château. Palais-Royal. — Relâche. Renaissance. — A 20 h. 30, *Monsieur chasse*. Théâtre Antoine (Tél. Nord 36-32). — Jeudi et dimanche (soir, et mat.), samedi (soir), la *Polka de madame Vanderbeek*. Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche. Vaudeville. — A 20 heures, *Un Divorce*. Nouveautés Aubert-Palace. — (Voir le programme ci-dessus). Tivoli-Cinéma. — (Voir le programme ci-dessus). GAUMONT-PALACE. — (Voir le programme ci-dessus).

Versements d'or pour la Défense Nationale

Le bureau de recette de la Banque de France, 2, rue Gounod, sera ouvert le jeudi 15 et le vendredi 16 juillet, de 9 heures à 4 heures, pour la réception des versements d'or.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. FIGIER rue de Rivoli 53. Paris.

La Vie Féminine

La guerre qui passe

Dans la ville d'eaux le parc est ombreux et fleuri. C'est dimanche, un beau dimanche de juin. Le soleil luit sur les corbeilles roses et bleues. Les fleurs passent et les enfants courent entre les robes claires des femmes. Mais des voix plus pures se mêlent à ce fredonnement, et des pas plus lourds pèsent sur le gravier : des groupes d'hommes vêtus de l'uniforme bleu circulent aussi et, parmi eux, beaucoup vont lentement; les corps jeunes s'appuient sur des cannes, et plusieurs, appuyés sur les béquilles, ont une jambe de leur pantalon rouge relevée par des épingles, très haut.

Ah ! ils sont nombreux, aussi nombreux peut-être que les autres promeneurs, et cependant plus nombreux encore sont ceux qui sont demeurés couchés dans les hôtels transformés en ambulances. Leurs voix sont gaies cependant. Volontiers, ils se prêtent aux jeux des enfants, pour oublier les visions affreuses qui, si longtemps, les poursuivirent. Et, dans la splendeur de juillet, ils passent, évocateurs sublimes et douloureux du drame terrible qui se joue là-bas...

Je me suis assise sur un banc, et voici que, devant mes voisins, s'arrête une très jeune femme enveloppée de voiles noirs. Elle raconte :

Elle est revenue chez sa belle-mère, pour quelques semaines; mais elle va s'installer chez elle et se remettre au travail. Elle parle doucement et sous ses paroles banales on devine un grand courage : elle vivra malgré son chagrin. Aujourd'hui, elle promène ses petites nièces; elle s'oublie elle-même; mais l'ombre de souffrance qui passe sur son visage enfantin encore dit qu'elle n'oublie pas celui qui est tombé loin d'elle...

Mais voici que soudain une trépidation d'autos lancées à toute vitesse a fait tressaillir le parc tranquille. Plus loin, sur la route, que se passe-t-il donc ? C'est un train de blessés qui vient d'arriver en gare, et ces autos vont les chercher. Et bientôt le défilé lamentable commence. Sur les autos d'ambulance, ou sur les autos de luxe que leurs possesseurs conduisent eux-mêmes, on a posé des civières, et sur ces civières gisent de pauvres corps inertes. La foule silencieuse s'est massée devant les hôpitaux et regarde. Bien des yeux sont voilés de larmes, les enfants ont cessé de jouer, et la petite marchande ambulante de jouets s'arrête soudain, anxieuse et apitoyée. De vigoureux infirmiers enlèvent les brancards, et les visages blêmes entourés de linges, les corps mutilés disparaissent sous le porche hospitalier. L'auto repart à toute allure, car les autres attendent leur transbordement.

Un soldat maigre et pâle est appuyé contre un arbre à côté de moi. Ses yeux se sont remplis de larmes. Il se retourne et me dit : Je ne puis pas les voir arriver, les blessés; je suis revenu de l'Argonne en janvier; je sais ce qu'ils souffrent. Et encore ici on n'entend pas : on n'entend pas les camarades agoniser et appeler à l'aide sans qu'on puisse leur porter secours...

Et je suis rentrée chez moi, ce soir de beau dimanche, le cœur bouleversé. Toute ma sensibilité de femme se révoltait contre l'atrocité de cette guerre dressée devant nous à chaque pas; et il me fallut appeler à mon aide ma raison et ma conscience pour n'être pas tentée de me joindre à celles d'entre nous qui déjà, dans les pays neutres, demandent la paix. La paix, mais elle ne sera durable que si elle est fondée sur la victoire du droit! De cela aucune de nous ne doute. Mais devant ces souffrances, dont une vision bien affaiblie nous arrive à l'arrière, il faut qu'un grand serment unisse toutes nos volontés féminines : celui de nous donner, de toutes nos forces à l'institution d'un arbitrage international, appuyé sur la force, sur une gendarmerie internationale, qui, dans l'avenir, empêchera la récurrence de telles horreurs.

Beaucoup d'hommes sont partis en disant : « J'y vais pour que les gosses n'y aillent pas plus tard. » Plusieurs de ceux qui ont prononcé ces mots ont pensé cela seront morts demain. A nous, femmes, qui restons, le devoir d'accomplir ce vœu. Demain, sur les ruines de la barbarie brisée, nous ferons établir le tribunal du droit... à Bruxelles!

Louise Compain.

Pour nos prisonniers de guerre

Rappelons que, 63, avenue des Champs-Élysées, plus de deux cents tableaux et objets d'art, offerts par des artistes à l'œuvre du Vêtement du Prisonnier de guerre, constituent une remarquable exposition destinée à une tombola au profit de ceux qui ont faim en Allemagne.

L'œuvre morale des Françaises

Dans un récent et vibrant appel, l'Union pour le Suffrage des Femmes engageait toutes les Françaises, à l'occasion du prochain séjour au foyer de leurs fils, maris ou frères, à continuer d'être ce qu'elles sont depuis le début de la guerre : des modèles d'abnégation et de tranquille courage.

Jamais la beauté de leur tâche ne fut plus sublime. Pour que la France reste la France, pour que ce pays ne s'affaisse pas moralement, elles créent l'opinion, elles la font toute force, toute vaillance, tout espoir. Et cette lutte contre le découragement ou la lassitude, cette lutte sans bataille, loin de l'ennemi, vaut bien l'héroïsme des tranchées, car c'est un effort continu qu'elle exige. Elles luttent!... elles répandent la confiance en promettant le succès, en répétant sans cesse qu'il sera victorieux toujours, au pays qui n'a jamais douté de lui-même.

Pour les femmes, tenir, cela signifie faire abnégation de tout, c'est s'oublier soi-même, ne rien laisser paraître de sa peine, pleurer en silence ceux qui sont tombés; c'est conseiller les sacrifices à ceux qui partent, en assurant qu'elles en supporteront hardiment les conséquences; c'est se priver et se résigner, parce qu'elles savent que si les hommes font la guerre, c'est elles qui feront la paix, en ce sens, non pas qu'elles la demandent prématurément, mais qu'elles permettent par leur tranquille courage, prêt à tout supporter, d'attendre le moment où sera gagnée la victoire décisive.

Faire l'opinion! Répandre la foi en la Revanche : voilà l'œuvre admirable qui est celle de toutes les Françaises. Jamais nous n'eûmes une occasion plus belle de montrer les qualités de nos cœurs. On avait mérité de nous pourtant! Les étrangers n'avaient vu dans nos sourires que frivolité et insouciance; nous avons montré que, nous aussi, nous savons supporter et souffrir.

L'ennemi avait cru ce pays démoralisé. Il ignorait les ressources morales de nos mères, de nos sœurs, de nous toutes; il doit comprendre maintenant ce qu'on peut attendre toujours de l'âme et du cœur des Françaises. — SUZANNE DAVÈNE.

Cà et là

Concours du Conservatoire 1915.

Il y a un dessin d'Abel Faivre qui représente la traditionnelle salle des concours — traditionnelle sauf, pourtant, sur un point : elle est vide, ou presque, et cela est tout à fait contre ses habitudes! Au premier plan, le jury, l'œil noir, des notes à la main et sur le rebord de la loge. Puis en face, le rideau. Ah! ce rideau. Ce vieux rideau qui se levait après le boniment de l'appariteur, qui faisait courir d'ordinaire, sur la foule entassée, ce frisson, précurseur des grands orages!

Les concours, cette année, ont été ternes, ternes par les « espoirs » autant que par les récompenses. Une préoccupation plus grave, plus haute, plus douloureuse emplit les esprits. Et la beauté des vers ou de la prose, qu'ils soient tous deux du répertoire, ou autres, n'agit que de loin sur eux. Les morceaux de concours ont été ce qu'ils sont toujours : mêmes scènes ou à peu près : Racine, Marivaux, Molière; et, chose étrange par ces temps héroïques, à peine Corneille a-t-il paru au programme. Faut-il craindre que le grand lyrisme militaire ne se perde?

En revanche, nous avons eu les mêmes crises de larmes et de nerfs des aspirantes. N'eût été la salle, très trépidante, le comédien et le drame se jouaient du partier aux coulisses; et les paris passionnés s'engageaient! Alors, quelle aubade eût accueilli tel « espoir », outsider de la dernière heure, et le grand favori, l'inévitable, ne fût point tombé — brocken down — sans provoquer la tempête des imprécations et des malédictions des propriétaires et amis de... pardon, j'allais continuer la métaphore!

Mais l'administration, fort sagement, avait fermé ses portes.

Une héroïne liégeoise.

C'est un acte odieux et bien germanique que la récente exécution de Mme Louise Fresney, habitante de Liège. Accusée d'un délit d'espionnage, qu'elle n'avait pas commis, elle fut jugée sans enquête préalable et condamnée à mort sans l'ombre d'une preuve.

Digne jusqu'au bout du noble pays auquel elle appartenait, elle envisagea son sort sans faiblesse, avec un courage et une énergie qui ne se démentirent pas un instant. Elle marcha au poteau dans un état d'exaltation patriotique splendide, trouvant des paroles éloquentes pour stigmatiser ses bourreaux.

Comme autrefois le colonel Labédoyère, elle refusa de se laisser bander les yeux, « voulant regarder ses assassins en face ». Atteinte aux jambes seulement par une première décharge, elle cria : « Vive Liège! Vive la Belgique! » jusqu'à ce qu'un sous-officier l'ait achevée à bout portant d'un coup de revolver.

Voilà comment les Boches traitent ceux dont le seul crime est de trop aimer leur pays.

Hostelleries françaises

M. Louis Forest est un causeur charmant. Il ne se contente pas d'être le distingué président du respectable Club des Cent, globe-trotter émérite, mais il est encore un conférencier très apprécié.

Dans une spirituelle causerie qu'il fit récemment à la Vie Féminine, il traita avec humour un sujet particulièrement intéressant, et tout d'actualité : « Ce que sera l'hôtellerie française après la guerre. »

Il y avait beaucoup à dire et il a dit beaucoup : des choses marquées au coin du bon sens; observations et constatations d'un vieux voyageur, dont l'estomac délabré garde une pointe de rancune aux grands hôtels à façades et aux palais internationaux.

Il y a quelques années, M. Louis Forest, secondé énergiquement par le Touring Club de France, entreprit une croisade pour l'amélioration des hôtels en France; rapidement, des amis, bons vivants et grands gourmets devant l'Eternel, se groupèrent autour de lui, et le Club des Cent fut fondé. Chacun apportait sa quote-part d'observations plus ou moins justifiées sur la nourriture, l'installation et l'accueil des hôteliers dont il fut l'hôte.

Nous apprimes ainsi qu'à quelques centaines de lieues de Paris, dans un tout petit village, on mangeait la meilleure blanquette de veau que l'on pût rêver, et que tel aubergiste de la Côte-d'Or avait gardé précieusement la recette d'une certaine caillie à l'étouffée, dont ni vous ni moi ne soupçonnions l'existence. Par exemple, si nous en croyons l'estomac de M. Forest et d'autres personnes très compétentes, il existe certain palace d'une ville au nom très oriental, qui est marqué d'une croix noire au livre confidentiel du fameux club.

Les raisons qui ont déprécié l'industrie hôtelière en France sont nombreuses; il faut mettre en première ligne l'envahissement des grandes villes et des stations estivales par les sociétés étrangères, particulièrement par des Allemands.

Le métier d'hôtelier a toujours été considéré en France sous un jour peu avantageux. On s'est trop longtemps souvenu des coupe-gorge du moyen âge, et, tout récemment encore, il y avait des lois spéciales qui mettaient l'hôtelier sous la surveillance de la police.

C'est grâce à cette conviction que les Allemands ont supplanté nos compatriotes dans les hôtels français, dans les proportions de 88 0/0; ce chiffre étant encore au-dessous de la vérité.

Un signe extérieur de l'invasion étrangère, c'est les termes mêmes dont on désigne les hôtels. Le premier mot introduit est « palace » — pourquoi ne pas dire simplement palais — puis vinrent les noms n'ayant aucun sens et formant une sorte d'onomatopée, tels que « Monopole » et « Métropole », et, enfin, les termes grandiloquents trouvés par les Boches, comme « Majestic », « Splendid », « Imperial », etc. Jamais, dans ces hôtels, vous ne trouverez l'accueil cordial qui attend le voyageur dans des maisons à titres moins pompeux, comme l'« Hermitage », où notre traditionnelle hôtellerie du « Cheval blanc ».

Le point important est, avec le confort, la question du personnel. Il n'y a pas suffisamment d'écoles professionnelles, d'où la grande utilité d'une nouvelle école hôtelière. La guerre et les circonstances que nous traversons ont amené de nouveaux débouchés pour la main-d'œuvre féminine aux dépens des étrangers; il faut se hâter d'en profiter. L'avenir de l'industrie hôtelière en France est tout entier dans deux questions : la suppression des préjugés que l'on a toujours eus contre cette profession et la création d'écoles. La seconde est déjà résolue; la Vie Féminine en a pris l'initiative : une école hôtelière est fondée.

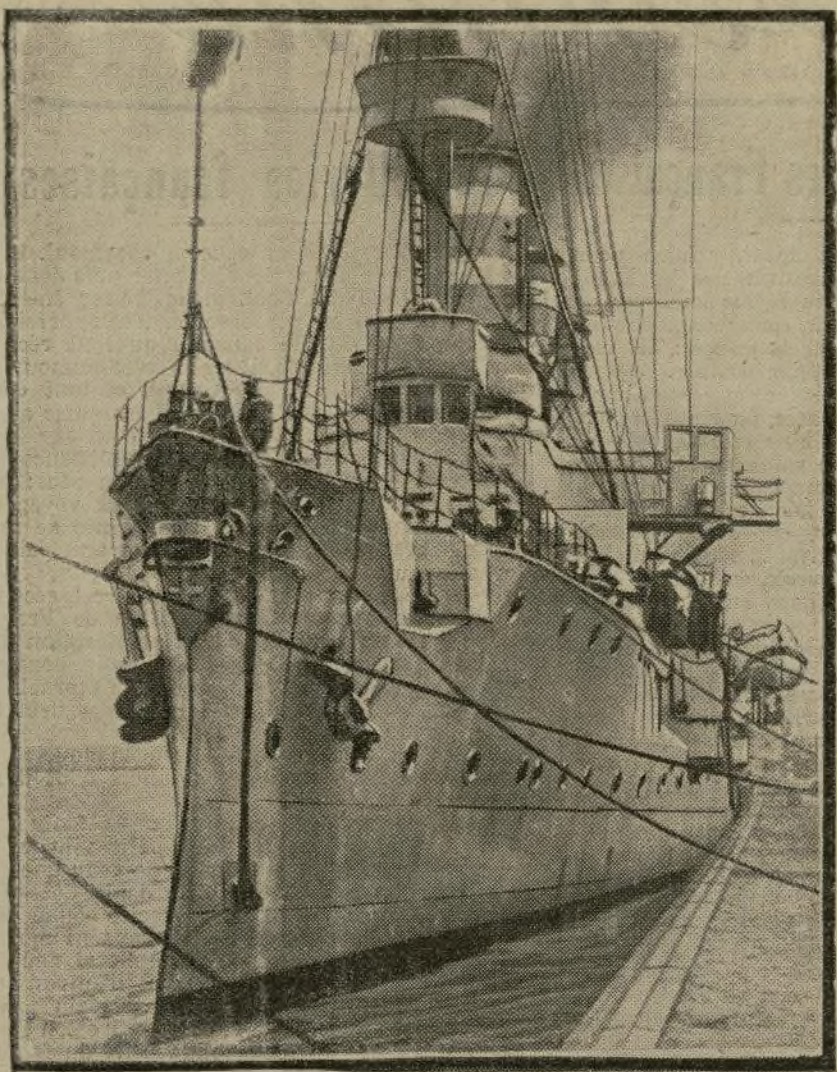
Son but n'est pas seulement de former de simples femmes de chambre, mais de trouver, dans un milieu intelligent, des femmes consentant à tenir des emplois modestes pendant quelque temps pour arriver plus tard à être gérantes ou directrices d'hôtel.

Il faut, en outre, et nous devons le crier bien haut et bien fort, la collaboration de tous, délaissant toute idée de snobisme et de mode, pour patronner les hôtels essentiellement français de préférence aux établissements de nationalité douteuse.

En solutionnant avec un peu d'initiative et beaucoup de bonne volonté toutes ces différentes questions, on arrivera de nouveau à faire de la vieille hôtellerie française ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : la première du monde.

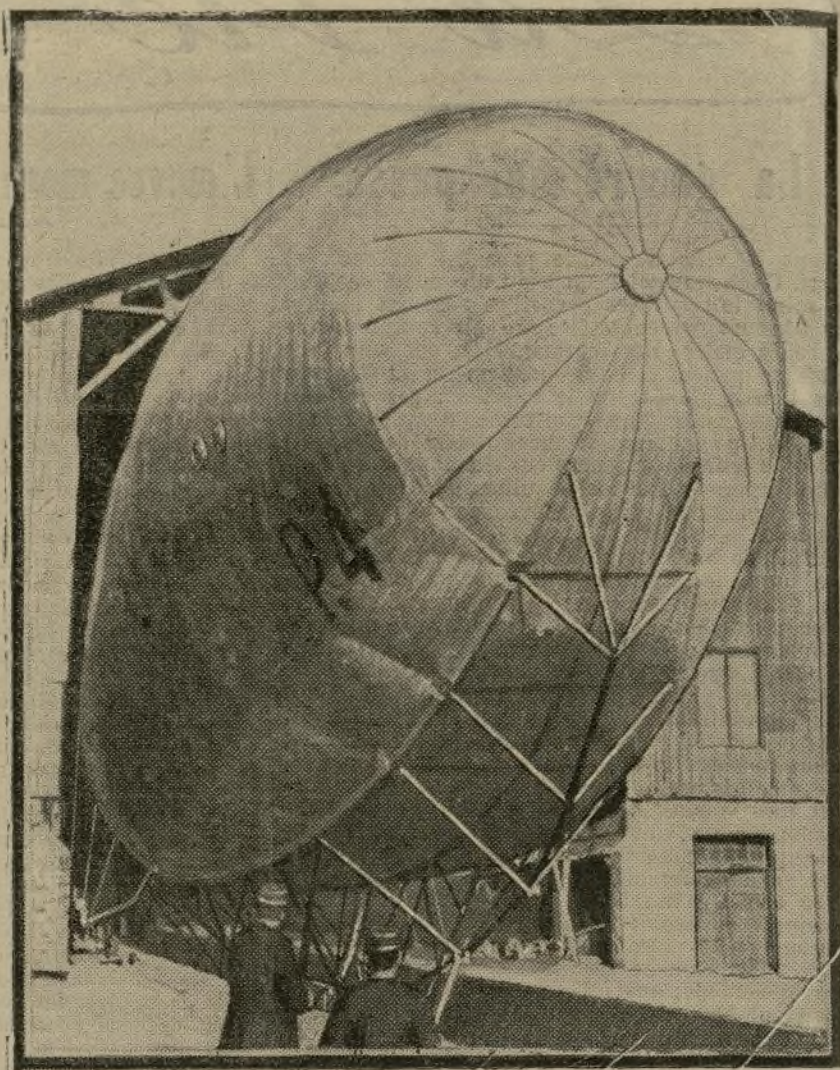
Claude d'Axel

Le croiseur allemand "Koenigsberg" est détruit



Il avait été obligé de s'abriter, dans l'Est-Africain, au fond d'une crique dépendant des possessions allemandes. Repéré par des aviateurs britanniques, il fut attaqué par deux monitors à faible tirant d'eau, le 4 juillet dernier, et, après six heures de combat, fut réduit à l'impuissance : ce n'est plus aujourd'hui qu'une épave.

Le dirigeable qui bombarda Fiume



Le dirigeable italien P-4 a été détruit par un incendie il y a quelques jours. Au moins n'a-t-il pas péri avant d'avoir rendu un fort appréciable service à la cause des Alliés : c'est lui, en effet, qui réussit à survoler la ville autrichienne de Fiume qui fut, par ses soins, comme nos lecteurs le savent, copieusement bombardée.

TRIBUNAUX

Le séquestre de la Parfumerie d'Orsay. — La Société Van Dyck, Fink et Cie, exploitait depuis 1908 la Parfumerie d'Orsay. M. Van Dyck est Hollandais, naturalisé Français ; M. Fink est Russe ; quant aux deux autres administrateurs, les frères Sally et Siegfried Berg, ils sont Allemands. Lorsque les intérêts allemands de la Société furent mis sous séquestre, le 14 décembre 1914, les deux autres associés exhibèrent un contrat daté du 5 novembre, signé à Amsterdam, par lequel ils acquéraient, pour la somme de 135.872 fr. 29, les parts des frères Berg. Le procureur de la République demanda alors la nomination d'un liquidateur, afin que les parts de chacun fussent nettement déterminées et que les biens allemands restent sous main de justice.

Par voie de référé, MM. Van Dyck et Fink s'opposèrent à cette mesure ; mais M. le président Monier rejeta leur demande, maintenant l'ordonnance par laquelle il avait nommé, le 17 juin dernier, le liquidateur demandé par le ministère public.

La défense du déserteur. — Après avoir accompli neuf ans de service militaire aux colonies, M. Leprière, bien qu'âge de quarante-neuf ans, dès la mobilisation s'engagea pour la durée de la guerre. Il alla sur le front et prit part à différents combats. Malade, il fut évacué et affecté au service des G. V. C. à Herblay. Par deux fois, il demanda à rejoindre la ligne de feu. Comme on ne lui répondait pas, un beau jour, le 24 mai, il partit. Quatre jours après, il se constituait prisonnier à la prison du Cherche-Midi, où on l'inculpait de désertion.

Le vieux brave comparait hier devant le premier conseil de guerre, qui, est-il besoin de le dire, acquitta le vieil engagé volontaire.

M. Ulmann n'est pas Brésilien. — La première chambre du tribunal civil a rendu son jugement dans l'affaire Ulmann. Elle a déclaré que M. Mathias Ulmann n'était pas de nationalité brésilienne, la loi de 1839, qu'il invoquait, n'ayant pas opéré une naturalisation régulière. Par contre, telle est bien la nationalité de son fils Nathan, né à Rio-de-Janeiro d'une mère brésilienne. Jusqu'à nouvelle décision à intervenir, les biens de M. Mathias Ulmann resteront donc sous séquestre.

Mères coupables. — SENLIS (Dépêche particulière). — Le tribunal correctionnel de notre ville vient de condamner à six mois de prison la femme Reculet, de Nogent-sur-Oise, qui laissait ses deux enfants, âgés de huit ans et de neuf mois, sans soins et souvent sans nourriture. On trouva des vers sur l'un des enfants. Cette femme était titulaire d'une allocation de 2 fr. 25 par jour, plus 1 franc d'allocation quotidienne assurée par le patron de son mari mobilisé.

Nouvelles brèves

Conseil des ministres. — Les ministres se sont réunis hier matin en conseil, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré. MM. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, et Millerand, ministre de la Guerre, ont mis le conseil au courant de la situation diplomatique et militaire.

Violente explosion en gare du Havre. — LE HAVRE. — Au cours de manipulations de caisses contenant des produits chimiques, une violente explosion s'est produite à l'intérieur de la gare. Le chef d'équipe Gaston Lhonnore, âgé de quarante et un ans, père de quatre enfants, a été tué. Les dégâts matériels sont importants. Une enquête est ouverte.

La commission de la marine de guerre à Toulon. — TOULON. — La troisième commission de la marine de guerre de la Chambre des députés, présidée par M. Abel, a terminé sa mission à Toulon, où elle était depuis plus d'une semaine.

La commission emporte une excellente impression du fonctionnement des ateliers spéciaux de l'arsenal et du service de santé.

Mariage « in extremis » d'un poilu. — CALAIS (Dép. partic.) — M. Michel Malingre, adjoint au maire de Berck (Pas-de-Calais), se conformant aux instructions ministérielles du 14 mai, a procédé à l'hôpital bénévole 25 bis, au mariage in extremis d'un soldat d'infanterie, M. René-Albert Peuvrel, domicilié à Sannois (Seine-et-Oise), avec Mlle Marthe Trouvé, vingt-deux ans, domiciliée rue Saint-Nicolas, à Paris (12^e).

Une affaire de prévarication. — CALAIS (Dép. partic.) — Il n'est question, depuis quelques jours, à Berck, que d'une affaire de prévarication dans laquelle seraient inculpés un gestionnaire d'une des formations sanitaires de cette ville et plusieurs infirmiers.

M. Affonso Costa est dans un état grave. — LISBONNE. — L'état de M. Affonso Costa est extrêmement critique. On confirme que le blessé a une fracture du crâne.

Explosion à bord d'une canonnière. — LISBONNE. — Une explosion s'est produite à bord de la canonnière Ibo, mouillée au Cap Vert ; deux matelots sont morts ; plusieurs sont blessés, dont quatre grièvement. La canonnière a été endommagée. Un croiseur anglais, mouillé près de la canonnière, est venu à son secours.

La saisie des récoltes en Allemagne. — LA HAYE. — Le conseil fédéral de l'Empire allemand a pris des décisions en vue de réglementer l'emploi de la nouvelle récolte. Ces décisions ont été publiées par une ordonnance du 28 juin, revêtue de la signature de M. Delbrück, faisant fonctions de chancelier. Elles viennent de paraître dans le Moniteur officiel de l'Empire.

M. Baudin en Uruguay. — MONTEVIDEO. — La chambre de commerce française a offert à M. Baudin un banquet auquel assistaient le ministre de France et les principales notabilités. Des discours ont été prononcés. Les orateurs ont relevé l'importance de la décision du Parlement de Montevideo, déclarant le 14 juillet fête nationale uruguayenne.

TUBERCULEUX ANÉMIQUES — CONVALESCENTS
Voulez-vous grossir de 5 KILOS par mois
et QUÉRIR radicalement ? Ecr. : **ABBE SEBIRE**, Engelen (S.-O.).

BLOC-NOTES

NECROLOGIE

— On nous annonce la mort, à l'âge de soixante-quinze ans, de S. A. S. la princesse Radziwill douairière, veuve du chef de l'antique maison polonaise. Sœur du marquis de Castellane, fille d'une Talleyrand-Périgord, elle laisse deux fils, le prince Radziwill, marié à la comtesse Marie Branicka ; le prince Stanislas Radziwill, marié à une princesse Radziwill, et deux filles, les comtesses Roman et Joseph Potocka.

Nous apprenons la mort :

Du vicomte Robert de Petiteville, ancien ministre plénipotentiaire, officier de la Légion d'honneur, décédé en son château de Petiteville, le 12 juillet, à l'âge de soixante-huit ans. Son fils, le sous-lieutenant de Petiteville, est sur le front.

De la comtesse de Rigny, fille d'Armand Dalloz, le célèbre jurisconsulte ; elle laisse deux fils, le comte de Rigny, qui continue l'œuvre de Dalloz, et le vicomte de Rigny, capitaine de cavalerie.

De la jeune Marie d'Auerstaedt, fille du capitaine et de la duchesse d'Auerstaedt, décédée, âgée de six mois, à Beaumont-du-Périgord.

De Mme Léon Fèvre, née Quervet, décédée à quatre-vingts ans, à Soisy-sous-Montmorency.

Dans tous les Cafés
demandez

un Quart

CÉLESTINS

Avant le repas

le meilleur
apéritif

Après le repas
le meilleur
digestif





Le colis préféré...

... est celui où une main prévoyante a placé le remède idéal contre la soif, procurant à nos braves le moyen de préparer eux-mêmes leur eau minérale. L'eau potable ou bouillie, mise à leur disposition, se transforme en une boisson délicieuse, légèrement gazeuse, extrêmement rafraichissante, grâce aux

Lithinés du Dr Gustin

Tout en désaltérant, l'eau minéralisée par les Lithinés du Dr Gustin protège des **maladies de l'Arthritisme**

CAR ELLE DISSOUT L'ACIDE URIQUE

De plus, elle préserve les bien portants qui peuvent en boire avant, pendant et après chaque repas, et guérit les malades atteints d'affections des

reins, vessie, foie, estomac, articulations

Les Lithinés du Docteur Gustin se vendent dans toutes les pharmacies en boîtes métalliques très solides, facilitant leur envoi, par colis postal, jusque sur le front des armées.

Un franc la boîte de 12 paquets permettant de préparer 12 litres d'eau minérale à moins de 10 cent. le litre.



LES PETITES ANNONCES

d'EXCELSIOR.

paraissent chaque Mercredi

DEMANDES D'EMPLOI

4 francs la ligne de 50 lettres ou signes

Un homme, 26 a., licence, droit, non mobilisable, dem. secrétariat ou préceptorat. Excell. réf. Ecr. Durand, 13, r. la Bûcherie.

Tapissier. Dépose. Installations, conseils, devis. Prix modérés. Ecrire Hélène, 13, pl. des Batignolles (17^e).

GENS DE MAISON

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.

L'Agence Lempereur, 37, r. Dragon, proc^{te} suite bon personnel.

Cuisinières

Cuis^{re} bonne à tt f., 30 a., b. réf. L. G., 14, Bd Bourdon, Neuilly.

APPARTEMENTS MEUBLES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Paris

Agence de la Madeleine, 18, rue Royale, indique gratuitement tous les appartements meublés à louer d^{re} tout Paris. Elg. ch., cab. toil. pd-à-terre ent.s.pallier. 50 fr. 23, rue Bayard.

PENSIONS DE FAMILLE

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Province

Mme Jacqueline, Bernière-la-Patry (Calvados), demande une personne pour habiter avec elle.

VACANCES. Pension de famille pour jeunes filles depuis l'âge de 8 ans; hygiène, campagne. Prix très modérés. Ecrire: Evreux, Mme Jiquel, 44, rue Saint-Léger.

ALIMENTATION

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes

VIN ROUGE, jolie couleur, les 220 litres, port régie et rot compris, 80 francs. Je livre aussi par demi-muids et réservoirs. — ANDRIEU, 70, rue Lafayette, Paris.

Pour Cadeau de fête: Caissette de 4 bouteilles de vin fin, année 1912, du Clos de May, à Macau-Médoc. Fco 7 fr. 50.

VIN DE BORDEAUX 1910 CHATEAU DUHART-MILON, .. 1 fr. 60 la bout. VIN MOUSSEUX DUC D'ELLERTAL, .. 1 fr. 75, et Vins et Spiritueux. — ANDRIEU, .. 70, rue Lafayette, Paris.

OCCASIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

On offre

OCCASION. AUX MALADES ET BLESSES, la Maison VINCENT, 141, boulevard Saint-Germain, PARIS, offre des fauteuils roulants à des prix très avantageux.

Fil italien, glacé ou mat, 400 yards, 4 fr. 25 la douzaine. — Milhaud, 40, rue des Marais.

BEAU SALON DORE composé: canapé, 2 faut., 4 chaises, 2 bergères à vendre très bon marché. S'adresser à Concierge, 52, rue des Vinaigriers, 52, Paris.

CHIENS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Elevage Gallina, maison confiance, 332, av. Paris, Rueil (S.-et-O.). Tél. 141. Loulous nains. Pékinois. Chats ang., Siam.

Elevage exclus. loulous minusc. et nains ttes nuances, iss. ch. et chiots. Neige rar., nomb. pr. étr. En conf. Longeon, Lisieux.

BERGERS ALSACE bas rouges, grondaël, Malinois, LOULOUS POMERANIENS.

Chenil français, 7, rue Victor-Hugo, à Charenton (Seine).

Particulier vendr. chiots, berg. als. 3 m., purs, bas prix.

Dubois, 9 bis, rue l'Aigle, La Garenne-Colombes (Seine).

AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

50 automob. et camions divers mod. à vend. Echange. Achat compt. de ttes voitures. Noël, 10, Bd Courcelles (t. 520-60)

VILLÉGIATURES

La Mer

VILLERVILLE Gd Hôtel PARIS-BELLEVUE. Vue merv. s. mer. conf. mod. Gd jard. Gautier, propriét.

Même adr., jol. villa meub. à l., vue mer. Gd jard. Conf. mod.

TREGASTEL PRIMEL (Finistère), par situation et climat conv. cures repos, convalescence. Le Grand Hôtel LIMBOUR, centre plage, est ouvert. Garage, électricité, tennis. etc. Prix modérés.

TROUVILLE. HOTEL DE LA DIQUE Pour renseignements, s'adresser HOTEL FERRAS, 32, rue Hamelin, Paris.

PORT-BLANC (C.-du-N.) Raviss. villa. Sal., s. à m., 6 ch., 9 lits, 4 cab. toil., garage. Bois plus 5.000 m. Vue admr. sur mer et lles. Près plage et port. — G. Champenois, 9 bis, rue Michel-Ange. Tél. Aut. 01-27.

PLAGE ROCHELETS, SAINT-BREVIN (Loire-Infér.). Villa meublée, 10 lits, confortable, prix très modéré. Convientrait à famille nombreuse. — S'adresser: ARDOIS, garde aux Rochetelets.

Les Eaux

CAUTERETS

ET ARGELES-GAZOST

Maisons LABORDE-MANAGAU Situation centrale. — Près des établissements, l'église et promenade. Pension de famille. — Cuisine soignée. — Arrangements sanitaires. — Téléphone 14. — Omnibus à tous les trains. — Jolie maison avec appartements à Argeles.



BAREGES et LUZ, SAINT-SAUVEUR (Htes-Pyrén.) Saison du 15 mai au 15 octobre. Ni les établissements thermaux, ni les hôtels ne sont réquisitionnés.

La Campagne.

BRETAGNE La Vie à BON MARCHÉ en Bretagne. Villas meublées, à la mer et à la campagne. Ecr. La Franco-Belge, 4, pl. du Commerce, Nantes.

La forêt

MARLOTTE. FORET de FONTAINEBLEAU. Grand HOTEL DE LA RENAISSANCE. Grand proximité plus beaux sites de forêt et la rivière du Loing. Gd Parc et jardins. 130 chambres et appartem. Prix modérés.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Tirages des 5 et 12 Juillet 1915

Les obligations désignées ci-après sont remboursables par les Lots suivants:

Foncière 3 % 1879.....	624.969	100.000 fr.
— — — — —	717.117	100.000 —
Foncière 2,60 % 1885...	862.731	100.000 —
Foncière 3 % 1903.....	168.737	150.000 —
Foncière 3 % 1909.....	1.394.126	50.000 —
Foncière 3,50 % 1913....	219.952	250.000 —

La liste complète sera publiée dans le BULLETIN OFFICIEL des Tirages du Crédit Foncier qui paraît le 6 et le 16 de chaque mois et donne les numéros de tous les titres sortis aux 84 tirages annuels, qui attribuent des lots à 6.054 obligations dont 3 sont remboursables par 250.000 fr., 6 par 200.000, 5 par 150.000 et 70 par 100.000 fr.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque trimestre. Prix: France 1 fr. — Etranger: 2 fr. par an.


Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volument

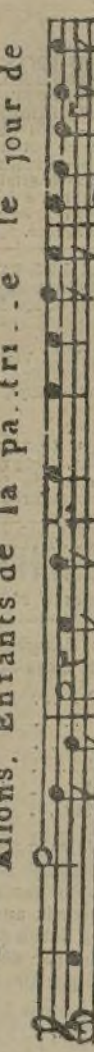
MARCHE DES MARSEILLOIS

Chantée, sur diferans Théâtres

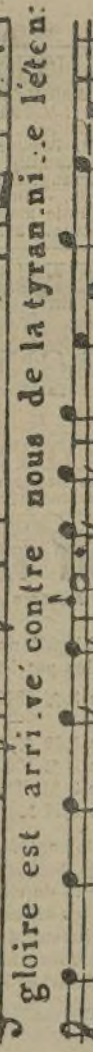
Chez FRERE Passage du Saumon

45 

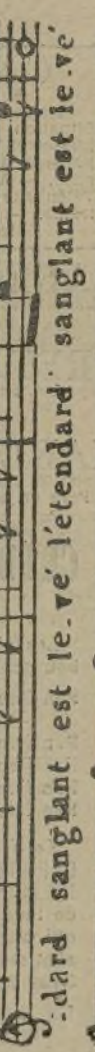
Allons, Enfants de la patrie le jour de




gloire est arrivé contre nous de la tyrannie l'éten-



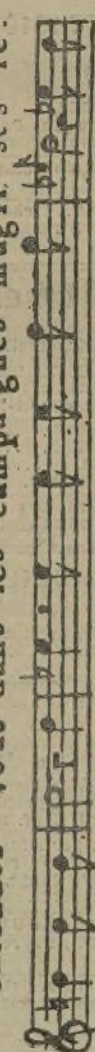
-dard sanglant est levé l'étendard sanglant est levé



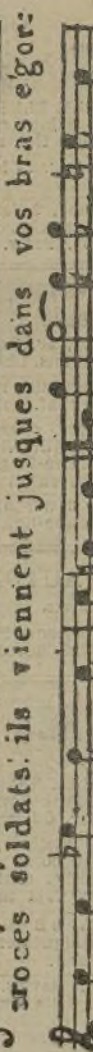
entendez vous dans les campagnes mugir ses fe-



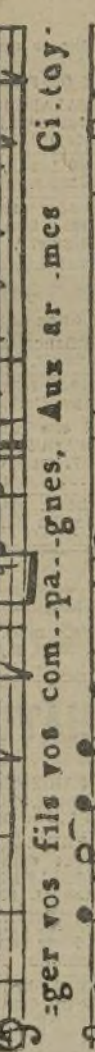
-roces soldats ils viennent jusques dans vos bras égor-




-ger vos fils vos compa-gnes, Aux armes Citoy-



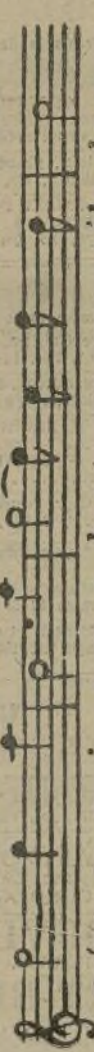
-ens formez vos bataillons marchez mar...chez



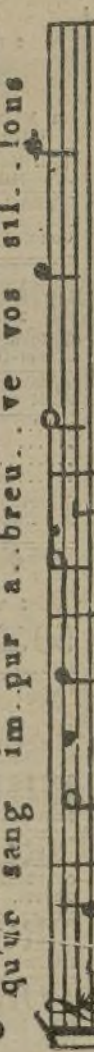
qu'un sang impur a breuvé vos sillons




Mar.chons marchons qu'un sang im-



Mar.chons marchons qu'un sang im-



-pur a breuvé nos sillons.



-pur a breuvé nos sillons.

Les Enfants,

Que veut cette horde d'esclaves, Nous entrerons dans la carrière
De traitres de rois conjurés: Quand nos aînés n'y seront plus
Pour qui ces ignobles entraves, Nous y trouverons leur poussière
Ces fers des longtems préparés(bis) Et l'exemple de leurs vertus (bis)
Français, pour nous ah quel outrage! Bien moins jaloux de leur survie
Quel transport il doit exciter: Que de partager leur cercueil.
Ces nous qu'on ose menacer Nous aurons le sublime orgueil
De rendre à l'antique esclavage De les venger ou de les suivre,
Aux armes, Citoyens, Aux armes, Citoyens,

Quoi des cohortes étrangères Amour sacré de la patrie
Feraient la loi dans nos foyers: Conduis, soutiens nos bras vengeur
Quoices phalanges mercénaires Liberté, Liberté, chérie
Terrasseraient nos fiers guerriers(bis) Combats avec tes défenseurs (bis)
Grand dieu par des mains enchaînées Sous nos drapeaux que la victoire
Nos fronts sous le joug se plairaient Accours à tes mâles accents,
De vils despotes deviendraient Que tes ennemis expirants
Les maîtres de nos destinées. Voient ton triomphe et notre gloire
Aux armes, Citoyens, Aux armes, Citoyens,

Français en guerriers magnanimes. Que l'ami, que la patrie,
Portez ou retenez vos coups: Fassent l'objet de tous nos vœux:
Épargnez ces tristes victimes, Ajons toujours l'âme nourrie
A regret s'armant contre vous (bis) Des feux qu'ils inspirent tous deux (bis)
Mais ces despotes sanguinaires. Soyons unis, tout est possible
Mais les complices de bouillie. Nos vils ennemis tomberont
Tous ces tigres qui sans pitié. Alors les Français cesseront
Déchirent le sein de leur mère: De chanter ce refrain terrible
Aux armes, Citoyens Aux armes, Citoyens,

Tremblez tirans, et vous perfides: Dieu de clémence et de justice
L'opprobre de tous les partis: Vous nos tirans, juge nos coeurs
Tremblez vos projets parricides: Que ta bonté nous soit propice
Vont en fin recevoir leur prix (bis) Défends nous de ces oppresseurs (bis)
Tout est soldat pour vous combatre Tu regnes au ciel et sur la terre
S'ils tombent nos jeunes héros Et devant toi tout doit fléchir
La France en produit de nouveaux De ton bras viens nous soutenir
Contre vous tout prêts à se battre Ici grand dieu maître du tonnerre
Aux armes, Citoyens. Aux armes, Citoyens.